

I

Je suis né deux fois. La première dans une chambre de bois bercée par les eaux noires de la Tamise, la deuxième huit ans plus tard sur la Highway, quand un tigre m'a emporté dans sa gueule. C'est là que tout a vraiment commencé.

Si vous parlez de Bermondsey, les gens froncent le nez. Pourtant, ce lieu existe depuis l'aube des temps. Le fleuve léchait le plancher pendant notre sommeil. Sur le pas de notre porte, une rambarde de bois surplombait la surface sombre piquetée de bulles grises et ternes. Entre les lattes du plancher, on distinguait des mouvements à la surface. Une substance verte, épaisse et visqueuse, luisait dans la boue qui grimpait aux piliers de bois vermoulu.

Je me rappelle les chemins tortueux, aux coudes crochus, le crottin de cheval dans les ornières, les excréments des moutons venus des marais qui passaient tous les jours devant chez nous, le bétail qui meuglait son désespoir dans les cours des tanneurs. Je me rappelle les murs noircis des tanneries, les flaques de pluie sombres, les briques rouges ébréchées maculées de suie. Si l'on passait le doigt dessus, il brillait d'un noir luisant. Le matin, quand on traversait le pont pour aller travailler, une puissante odeur vous prenait à la gorge. L'air au-dessus du fleuve était chargé de bruit et de pluie. Et

parfois, le soir, on entendait les chants des marins sur les flots tumultueux – des voix aussi sauvages et sombres que les éléments eux-mêmes –, des mélopées dans des langues étrangères, aux accents inconnus, des mélodies qui montaient et descendaient telles de petites volées de marches, m'emportant dans un ailleurs, sur une île lointaine et ensoleillée.

Le fleuve, enchanteur depuis les berges, n'était qu'immondices quand on pataugeait dans les tunnels ténébreux, à la puanteur infernale, et que nos doigts de pied nus rencontraient les colonies de vers rouges qui grouillaient dans la boue. Les berges étaient recouvertes d'une couche d'excréments durcie. Un mouchoir plaqué sur le nez et la bouche, les yeux brûlants de larmes, on cherchait des pennies pour en remplir nos poches. Parfois, on vomissait, c'était plus fort que nous, comme éternuer ou roter.

Quand enfin on regagnait la rive, l'air égaré, s'offrait à nous une vision merveilleuse : un beau et noble trois-mâts, revenu d'Inde avec sa cargaison de thé, voguait paisiblement vers le Pool of London, où mouillaient une centaine de vaisseaux, tels des pur-sang de course que l'on étrillait, soignait et préparait à leur future grande aventure maritime.

Mais nos poches n'étaient jamais pleines. Je me rappelle les tiraillements de mon ventre, les affres de la faim, les récriminations de mon corps quand je restais allongé dans mon lit sans trouver le sommeil.

Tout cela s'est passé il y a fort longtemps. À l'époque, ma mère pouvait aisément passer pour une enfant. Une créature frêle et nerveuse, aux épaules et aux bras musclés. Au lieu de marcher, elle courait, avec des mouvements de bras énergiques. C'était une plaisanterie, ma mère. Elle et moi, on dormait ensemble dans un lit gigogne. On fredonnait en chœur pour nous endormir dans cette chambre au-dessus du fleuve (elle avait une jolie voix craquelée), mais un homme venait parfois lui rendre visite, et je devais alors dormir au bout d'un vieux matelas de plume affaissé, avec les petits

pieds nus de jeunes enfants qui repoussaient sur ma tête une couverture dévorée par les puces.

L'homme qui venait voir ma mère n'était pas mon père. Selon les dires de Ma, qui n'était guère loquace, mon père était un marin, mort avant ma naissance. Son galant était grand et efflanqué, avec le regard sauvage, la bouche percluse de dents gâtées, et ses pieds tapaient toujours adroitement le sol en mesure quand il était assis. J'imagine qu'il avait un nom, mais je ne l'ai jamais su. Ou je l'ai oublié. Aucune importance. Je n'ai jamais voulu avoir affaire à lui, ni lui à moi.

Un jour, alors que Ma fredonnait sur son ouvrage de couture – des chausses à l'entrejambe déchiré –, il la projeta par terre et la roua de coups de pied en la traitant de sale prostituée. J'eus une peur terrible, comme jamais auparavant. Elle roula sur le côté et se cogna la tête à un pied de la table, puis bondit sur ses pieds en vociférant. Elle le traita de tous les noms et le frappa de ses petits poings vengeurs en lui crachant qu'elle ne voulait plus jamais le voir.

– Menteuse ! rugit-il.

Je ne l'imaginai pas avec une telle voix. Comme s'il était deux fois plus grand.

– Menteuse !

– C'est *moi* que tu traites de menteuse ?

Elle se jeta sur lui, lui agrippa les deux oreilles et lui secoua la tête comme un vieux coussin qu'on dépoussière. Quand elle le relâcha, il était tout tremblant. Elle quitta la maison en hurlant à pleins poumons, rameutant toutes les femmes du quartier, qui sortirent sur le pas de leur porte jupes relevées, certaines armées de couteaux, d'autres de bâtons ou de poêles, et même l'une d'elles d'une bougie. L'homme déguerpit, armé d'un couteau qu'il brandit, prêt à se défendre, et courut sur le pont en les maudissant copieusement.

– Je t'aurai, méchante gueuse ! cria-t-il en s'éloignant. Je t'aurai et je t'en ferai baver !

C'est cette nuit-là qu'on s'est enfuis. Du moins dans mon souvenir. Ou peut-être pas ce soir-là, mais quelques jours ou quelques semaines plus tard... Je ne me souviens plus de rien sur Bermondsey après cet épisode, en dehors du miroitement de la lune sur l'eau quand ma mère et moi avons traversé pieds nus le London Bridge, en route vers ma seconde naissance. J'avais huit ans.

Nous sommes arrivés à temps à Ratcliffe Highway pour que je croise le tigre. Tout ce qui s'est produit par la suite découle de cet événement singulier. Je crois au destin. Au jeu de dés, à la courte paille. C'est toujours ainsi. Nous avons posé nos valises à Watney Street. Nous habitons dans le nid de corbeaux de la pension de Mme Regan. Une longue volée de marches menait à la porte d'entrée. Dans le sous-sol obscur, des hommes se rassemblaient le soir pour jouer aux cartes et boire du tord-boyaux. Mme Regan, une grande femme usée au visage chiffonné et ébahi, vivait en dessous de nous, au milieu d'une population bigarrée et mouvante de marins et de voyous. Le dernier étage était occupé par M. Reuben, un vieil homme noir aux cheveux blancs, à la moustache broussailleuse. Un rideau pendait au milieu de notre chambre, et, de l'autre côté, deux vieilles prostituées russes, répondant aux noms de Mari-Lou et Silky, ronflaient doucement toute la journée. Notre portion de la chambre possédait une fenêtre qui donnait sur la rue. Au petit matin, l'odeur du pain frais, en provenance de l'échoppe du boulanger d'en face, s'insinuait dans mes rêves. Tous les jours, excepté le dimanche, on était réveillés par le brimbalement de sa charrette sur les pavés, puis par les marchands installant leurs étals au marché qui occupait tout Watney Street. La rue dégageait une odeur de fruits, de légumes pourris et de poisson fort. Un peu plus bas, deux énormes tonneaux de viande trônaient devant la boucherie, d'où dépassaient les groins des têtes démembrées de porcs. Ce n'était rien en regard de Bermondsey, qui puait la merde. Je ne compris à quel point Bermondsey empestait

qu'après notre emménagement sur la Highway. Je n'étais qu'un gosse. Je pensais que la merde était l'odeur naturelle du monde. Pour moi, Watney Street et la Highway étaient des lieux particulièrement propres et agréables. Ce n'est que plus tard que j'ai découvert, à ma grande surprise, que les autres considéraient ces endroits comme des trous puants. Le sang et la saumure s'écoulaient sur le trottoir et dans les gouttières pour se mêler à la boue sous les charrettes à bras que l'on poussait de bas en haut de la rue toute la journée, jusque dans les maisons, en haut des escaliers, dans votre chambre. Mes pieds glissaient de manière familière, mais c'était toujours mieux que le limon vicié de la Tamise.

Des papiers tue-mouches pendaient au-dessus des portes et sur toutes les charrettes. Ils étaient tout noirs et grumeleux d'un million de mouches, mais cela ne faisait aucune différence. Un million de leurs congénères dansaient joyeusement dans les airs et grouillaient sur les tripes que le garçon boucher avait soigneusement découpées en fines lamelles le matin même et disposées sur le rebord de la fenêtre.

On trouvait de tout dans Watney Street. Les maisons étaient regroupées tout en haut, mais le reste n'était qu'échoppes et tavernes, et le marché s'étirait sur toute la rue. Les marchandises étaient vendues à bas prix : des vêtements usés, du fer rouillé, un tas de vieux objets... Quand je parcourais les étals, mon regard se situait au niveau des choux, des pommes de terre bosselées, des foies de mouton, des concombres salés, des peaux de lapin, du cervelas, des sabots de vache et des ventres des dames, légèrement rebondis. Des gens de toutes sortes se pressaient devant les éventaires, se frayaient un chemin entre les piles de souliers élimés et les frusques râpées, une foule grouillante de vieilles femmes avides, de marins, de jolies jeunes filles, de miséreux et de gamins comme moi. Tout le monde vociférait. La première fois que je me suis aventuré dans cette cohue, je me suis dit : *Bon sang ! Mieux vaut ne pas se retrouver face contre terre !* Or, quand on était petit comme

moi, on risquait d'être facilement piétiné. Mieux valait rester près d'une charrette pour avoir quelque chose à quoi se raccrocher.

J'adorais faire des commissions. D'un côté se trouvait la Tour de Londres, de l'autre, Shadwell. Les boutiques étaient toutes remplies de merveilles rapportées par les bateaux, et je me plaisais à flâner devant les vitrines et les portes, à m'enivrer d'une bouffée de ce monde lointain. Alors, quand Mme Regan m'envoya un jour chercher un sachet de tabac pour M. Reuben, il me fallut près d'une demi-heure pour atteindre le quai où se trouvait le marchand de tabac. J'en achetai une demi-once à une vendeuse et, sur le chemin du retour, je rêvassais, comme toujours, si bien que je ne réagis pas quand une fille au teint jaune fit tomber son plateau de peignes, ni ne remarquai la disparition des gens de la rue, comme aspirés par le souffle puissant des portes d'entrée ou plaqués contre les murs. Je ne perçus pas le brusque ralentissement du rythme de la Highway, le silence soudain de l'une des artères les plus commerçantes de la cité. Comment aurait-il pu en être autrement ? Je ne connaissais rien d'autre que les passerelles au-dessus des eaux sales, qui tremblaient au contact même du plus léger des pas.

Dans ce nouveau lieu, « cette cité de marins où on sera douillettement installés quelque temps, mon Jaffy », comme le décrivait Ma, tout était différent. J'avais déjà vu des choses incroyables. Le labyrinthe de ruelles fourmillant de visages et de voix du monde entier. Un ours brun dansant dans la vitrine d'une taverne appelée Sooty Jack's, au coin de la rue. Des hommes aux perroquets juchés sur l'épaule, oiseaux somptueux au plumage rouge vermillon, jaune canari et bleu nuit, l'œil rieur, les pattes écailleuses. Au coin de Martha Street, le parfum sirupeux des sorbets arabes. Les femmes vêtues de soieries aux couleurs aussi chatoyantes que le plumage des perroquets, mains sur les hanches, poitrines plantureuses et pigeonnantes, telle la figure de proue de l'un des bateaux à quai.

À Bermondsey, les vitrines des échoppes étaient poussiéreuses. Quand on collait son visage à la vitre, on ne voyait que des papiers tue-mouches entortillés, de fines tranches de viande et des rangs d'oignons effeuillés sur des pages de journaux jaunies. Sur la Highway, les échoppes débordaient d'oiseaux. Des cages empilées les unes sur les autres, avec des créatures entassées comme des moineaux et colorées comme des bonbons, rouge et noir, blanc et jaune, pourpre et vert, et certains d'une douce teinte lavande, comme les veines sur le crâne d'un bébé. Les voir si serrés vous coupait le souffle. Leurs petites ailes écrasées contre celles de leur voisin. Dans la rue, des perruches se perchaient sur les réverbères. Les gâteaux et les tartes brillaient comme des bijoux, sur plusieurs étages, derrière des vitrines impeccables. Un homme noir aux dents en or et aux yeux blancs se promenait avec un serpent autour du cou. Comment aurais-je pu imaginer ce qui était possible et ce qui ne l'était pas ? Et quand l'impossible dans toute sa splendeur s'avança vers moi en plein milieu de Ratcliffe Highway, comment aurais-je pu adopter le comportement adéquat ?

Bien sûr, j'avais déjà vu un chat. À Bermondsey, ils vous empêchaient de dormir, rampant sur les toits et hurlant comme des diables. Ils se déplaçaient en meutes, le poil ébouriffé, le regard sauvage, vagabondaient dans les ruelles et sur les ponts, se battaient avec les rats. Mais ce chat...

Le soleil en personne était descendu sur la terre.

Alors que les oiseaux de Bermondsey étaient petits et bruns, ceux de mon nouveau quartier étaient grands et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il semblerait donc que les chats de Ratcliffe Highway étaient d'une race supérieure à celle de nos spécimens du nord du fleuve. Ce chat avait la taille d'un petit cheval trapu, au poitrail massif, les épaules parcourues de tressaillements puissants. Il était d'or, avec sur le pelage des zébrures parfaitement dessinées, du noir le plus pur du monde. Les pattes de la taille de pieds de tabouret, le poitrail d'un blanc neigeux.

J'avais vu quelque part son image sur une affiche dans London Street, sur l'autre rive du fleuve. Il sautait dans un cercle, la gueule grande ouverte. Une bête mythique.

Je ne me rappelle pas avoir mis un pied devant l'autre, ni les pavés sous mes pas. J'étais attiré comme une abeille par le miel. Aucune peur ne m'habitait. Je me suis arrêté devant son visage d'une divine indifférence et perdu dans son regard d'un jaune clair. Il avait le nez délicatement incliné et des narines roses et humides comme celles d'un chiot. Il a retroussé ses babines blanches et souri de toutes ses moustaches.

Je pris conscience que mon cœur battait trop vite, comme si un petit poing cognait dans ma poitrine.

Rien n'aurait pu m'empêcher de lever la main ni de caresser le poil chaud et soyeux de son nez. Aujourd'hui encore, je peux ressentir la beauté de cette caresse. Rien de plus doux, de plus pur. Une ondulation parcourut son épaule droite quand il leva la patte – plus grande que ma tête – et me renversa d'un coup paresseux. J'eus la sensation d'être frappé par un coussin. Je heurtai le sol, mais je n'étais pas vraiment blessé, seulement sonné. Après, tout s'est passé comme dans un rêve. Autour de moi s'élevèrent des cris et des lamentations, mais étouffés, comme si je coulais. Le monde était sens dessus dessous et m'apparaissait dans un éclat de lumière vive. Le sol se mouvait sous moi, j'avais les cheveux dans les yeux. Une forme de joie m'habitait – rien que l'on pût associer à de la peur, seulement une flamme sauvage. J'étais dans la gueule du fauve. Son haleine me brûlait la nuque. Mes pieds nus râpaient par terre, ce qui me faisait vaguement souffrir. Je voyais ses pattes, d'un orange fauve, aux orteils blancs, fouler le sol avec la douceur d'une plume.

Je me revois nager dans des flots tumultueux, le hurlement d'un million de coquillages, une confusion intemporelle, infinie. Je n'étais rien. Nul homme. Nul lieu. Puis vint